

PARASOL

UN FILM DE VALÉRY ROSIER

Le Canard enchaîné



Parasol

Trois solitudes à Majorque. Nulle part, donc.

Annie, 73 ans, venue aux Balears retrouver un type rencontré sur le Net. Alphie, jeune Britannique timide, en camping triste avec son yorkshire et ses parents. Péré, Espagnol divorcé qui a sa fille adorée pour le week-end. Trois désorientés que Valéry Rosier nous raconte avec élégance. Entre fiction grinçante et chronique de la solitude, ce film protège tendrement ses personnages. Et les respecte, aussi. Ils sont à la dérive, trahis, paumés entre un été moche et les banalités de l'existence. Ils souffrent, tombent mais se relèvent. Ils tiennent bon. Ce sont les héros troublants de la vraie vie. — S. Ch.

PARASOL

UN FILM DE VALÉRY ROSIER

Libération



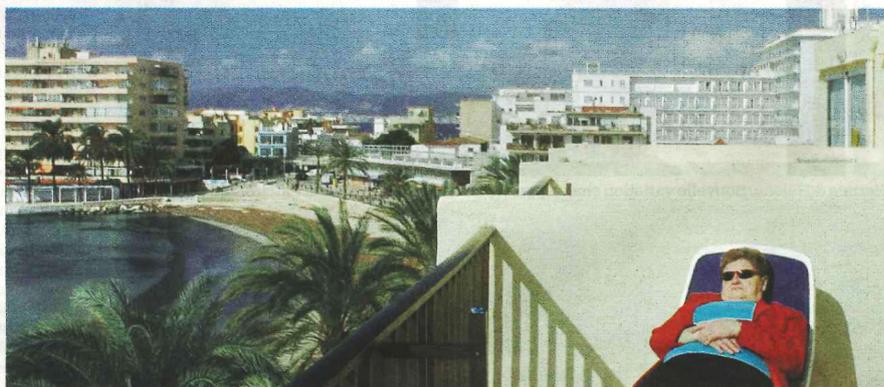
«Parasol», ouvert d'esprit aux Baléares

Valéry Rosier filme avec tact l'errance ensoleillée de trois protagonistes solitaires.

S'il est des destinations de vacances où l'on aimerait catapulter un insupportable voisin de transat, reconnaissons que les Baléares abordées sur leur rivage estival le plus low-cost peuvent en faire partie. Car là-bas, à pareille époque, l'économie réalisée sur le coût du séjour se paie anthropologiquement au prix fort, entouré de hordes imbibées de sangria tiède, logé dans des campings lugubres ou des résidences carcérales, et diverti, entre deux insulations, par des DJ mixant avec des mouffes. Au demeurant, lorsqu'il s'est mis en quête d'un lieu symbolisant l'industrie du tourisme, pour y localiser son premier long métrage – après deux courts et quelques docus –, le Belge

Valéry Rosier est allé faire des repérages à Majorque en raison du prix particulièrement attractif des billets d'avion. Grand bien lui en a pris puisque *Parasol* ne manque pas d'attrait, qui décide sous la forme d'un film choral biseauté (faute d'interférences entre les sujets) de suivre à la trace trois profils aux antipodes du glamour.

Equation. Un jeune Anglais mal dégrossi qui, en manque de baisouille, se retrouve à dégobiller dans la cuvette après avoir suivi la pente éthylique de deux compagnons de bordée cherchant à profiter de sa poignée d'euros – telle une variation contemporaine de Gédéon et Grand Coquin entraînant Pinocchio sur l'île des Plaisirs. Un Espagnol séparé, conducteur d'un de ces petits trains trimbalant les familles à 2 à l'heure à travers la ville, qui galère pour passer un peu de temps avec sa fillette. Et, cas le plus intrigant, une mamie belge,



Julienne Goeffers en septuagénaire belge venue retrouver un amant rencontré sur Internet. PHOTO BODEGA FILM

septuagénaire compendieuse et connectée, sur les traces d'un amant qui paraît la fuir. En somme, une équation à trois solitudes modernes (et autant de générations), que Valéry Rosier veille cependant à aborder avec suffisamment de tact pour ne jamais basculer dans

la condescendance ou la raillerie – à l'inverse des photos de Martin Parr, ou du moins connu Peter Dench, auxquelles les spécimens et le contexte renvoient de manière explicite.

Dépit. Travail formellement soigné (cadrages, construc-

tion du récit...), sans cousinage apparent avec ce cinéma belge à la veine sociale ancrée dans un humour trashy, son *Parasol* revendique l'influence de l'Autrichien Ulrich Seidl – en plus retenu et moins torve, doit-on préciser. Et exhale un dépit houellebecquien de sai-

son, agrémenté de couleurs vives habillant un tissu social pourtant sérieusement effiloché.

GILLES RENAULT

PARASOL
de VALÉRY ROSIER
avec Alfie Thomson,
Julienne Goeffers... 1h15.

PARASOL

UN FILM DE VALÉRY ROSIER

POSITIF



Il suffit de parler de Majorque pour qu’aussitôt on songe à la plage, au soleil, aux vacances, aux touristes... En plantant sa caméra dans un lieu aussi marqué, Valéry Rosier savait qu’il devait composer avec les images des spectateurs. Mais ce choix, fait en toute conscience, s’explique par le souci de surmonter le voile des apparences. Car une île, aussi charmante soit-elle, c’est d’abord une terre isolée où s’éprouve, plus fortement qu’ailleurs, le sentiment de tourner en rond. Certains – les campeurs, les amateurs de « petit train », les fêtards – s’en réjouissent. Mieux, ils aiment que les journées se ressemblent et qu’au rebours des habitudes, le temps soit suspendu. D’autres ne supportent pas le morne écoulement des heures et cette impression tenace que la vraie vie les fuit. C’est le cas d’Alfie, un jeune Anglais, d’Annie, une septuagénaire belge, de Pere, un conducteur de train touristique. Trois destins. Trois âges. Trois personnalités qui, sans jamais se croiser, racontent une même histoire, un même besoin de rompre avec la routine et surtout d’aimer. Pour Alfie, il s’agit de trouver une amoureuse, pour Annie de composer avec un dernier amour quand on la tient pour une retraitée périmée, pour Pere de renouer les fils du dialogue avec sa fille. On ne soulignera jamais assez la délicatesse du propos soutenue par un travail sur l’image remarquable : composition subtilement recherchée, montage soigné, bande-son en adéquation parfaite. On retiendra particulièrement le plan de ce père dont le visage s’illumine quand il comprend que son enfant est enfin sa complice.

Yannick Lemarié